

Plurisémie du signifié et linguistique du signifiant, une double histoire de poupées russes

François Nemo¹

Résumé

L'objet de l'article est de montrer ce que des décennies de recherches patientes sur la nature du signifié peuvent apporter à une linguistique du signifiant, en montrant la nécessité d'adopter une conception stratifiée (et plurisémique) du signifié, et une conception plurimorphique du signifiant comme association d'une forme externe et d'une forme interne. Il décrit donc en détail la réalité de la plurisémie d'une part, et celle de la plurimorphie et de la polymorphie d'autre part, avant de décrire la façon dont les deux logiques se renforcent l'une l'autre. Il aborde ainsi la distinction morphème/lexème, la plurisémie des lexèmes et la prosodie d'une part, avant de contraster le caractère non-linéaire et archiphonémique des morphèmes et le caractère linéaire et phonémique des lexèmes.

Mots-clés : plurisémie ; plurimorphie ; polymorphie ; métathèse ; signifiant

Abstract

The paper shows that after decades of patient research about the signifié and thanks to what it has allowed in the linguistic study of the signifiant, it is necessary to adopt a stratified (and plurisemic) view of the signifié and to describe the signifiant as an association of an external form with an internal one. It therefore describes in detail the reality of plurisemy, the reality of plurimorphie and polymorphie and the way each of these phenomena allows the reinforcement of the other. It thus introduces on the one hand the morpheme/lexeme distinction, the plurisemy of lexemes and prosodic issues, before contrasting non linear and archiphonemic morphemes and linear and phonemic lexemes.

Keywords : plurisemy; plurimorphie; polymorphie; metathesis; signifiant.

¹ Université d'Orléans. Laboratoire LLL (UMR 7270).

1. Introduction

L'objectif de base de ce texte va être de montrer que la question du rapport entre signifié et signifiant est inséparable de la question du rapport des signes entre eux et que ces deux questions sont en réalité inséparables de la question de la plurisémié des unités lexicales d'une part et de celle de la polymorphie des signes linguistiques d'autre part, ce qui revient à dire que le signifié comme le signifiant sont des objets stratifiés et que la relation entre eux est une relation où la stratification du signifié s'appuie sur celle du signifiant et inversement.

2. Stratification du signifié : signifié lexical *versus* signifié morphémique

La distinction terminologique qu'il est nécessaire d'introduire entre unités lexicales d'une part et signes linguistiques sera particulièrement importante, tant la croyance que les signes linguistiques sont forcément des mots et que le signifié des mots est donc le signifié des signes a pu générer de confusion, par exemple en laissant croire que l'arbitraire des signes était transposable au niveau des mots, ce qui n'est absolument pas le cas, comme nous le verrons.

C'est pourquoi, j'emploierai ici toujours *signifié lexical* pour parler de la forme des lexèmes comme unités lexicales et *signifié linguistique* pour parler de la forme des signes et poserai de la même façon une opposition entre *signifiant lexical* et *signifiant morphémique*.

Mon point de départ, qui n'a rien d'original tant la question a été fondamentale en sémantique depuis Benveniste², est que le signifié linguistique (*i.e.* la signification) n'est pas le référent dénominatif (*i.e.* le sens) et donc que les représentations du signe à la Saussure, qui décrivent le signifié de *table* comme :

[tabl]



et le signifié de *rouge-gorge* comme :

[RUʒgɔʁʒ]



² « Saussure prend le signe linguistique comme constitué par un signifiant et un signifié. Or – ceci est essentiel – il entend par “signifié” le concept. Il déclare en propres termes (p. 100) que le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique”. Mais il assure, aussitôt après, que la nature du signe est arbitraire parce que il n’a avec le signifié “aucune attache naturelle dans la réalité [...]” ». Voilà donc la chose, expressément exclue d’abord de la définition du signe, qui s’y introduit par un détour et qui y installe en permanence la contradiction. » (Benveniste, 1966a : 50)

confondent ce que désignent et ce que nomment les deux noms avec le signifié linguistique.

Il en est de même d'un mot comme *wader* en Anglais, qui pourra aussi bien désigner un vêtement de pêche qu'un ensemble d'oiseaux vivants sur les plages et dans les marais :

[weidəz]



[weidəz]



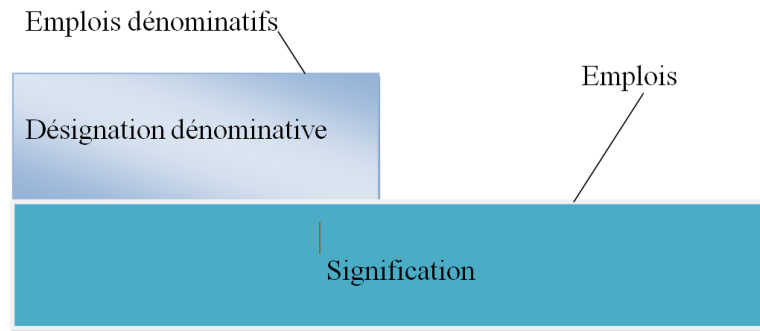
Et ceci sans que ces deux emplois changent quoi que ce soit au fait que s'ils sont appelés ainsi, c'est soit parce que le référent permet à un être humain de rentrer dans l'eau partiellement soit parce que le comportement habituel des référents implique lui aussi de rentrer partiellement dans l'eau. Le tout imposant de distinguer soigneusement entre la condition sémantique à satisfaire (*i.e.* être dans l'eau à moitié et sans nager) et la diversité des référents qui pourront satisfaire cette contrainte.

Cette distinction est d'autant plus importante que le signifié lexical (*i.e.* le référent dénominatif) est doublement imprédictible à partir des contraintes sémantiques associés aux signes employés.

Ceci d'une part parce que le référent dénominatif ne peut être obtenu qu'indexicalement³ (Cadiot, 1994), personne ne pouvant savoir avant que le signe soit employé à propos de quoi exactement il le sera. Ce qui implique que même si celui-ci deviendra *in fine* une étiquette dénomminative conventionnelle, l'accès à la référence elle-même est initialement aussi dépendante du contexte d'énonciation que la référence d'un *je* est dépendante de la personne qui parle. Ceci d'autre part parce que les contraintes sémantiques à satisfaire sont applicables à

³ La découverte par Pierre Cadiot (1994) du fait que les signes linguistiques ne sont pas des symboles mais des index est sans conteste une des plus grandes découvertes de la sémantique du XX^e siècle. Elle implique que l'indexicalité ne concerne pas les seuls déictiques, autrement dit une classe limitée de signes, mais qu'elle est une propriété partagée de tous les signes. Ce qui conduit par exemple à décrire les noms ordinaires comme des indexicaux dénomminatifs. Autrement dit, des signes dont la valeur dénomminative ne peut être prédite hors emploi, et qui émerge indexicalement dans chaque emploi, mais qui, parce qu'ils peuvent devenir le nom de quelque chose ont une référence conventionnalisée, ce qui n'est pas le cas des déictiques (*je*, *ici*, etc.) qui sont eux des indexicaux purs dont la référence ne peut se conventionnaliser. Aucune sémantique de la polysémie ne peut pour cette raison exister qui ne suppose pas une construction dans l'emploi de la référence, y compris de la référence dénomminative.

un ensemble souvent très vaste d'objets et qu'il est là aussi impossible de prédire autrement que par un rétrécissement induit par l'indexicalité des emplois ce que sera le signifié lexical. Rien, à partir des seules indications sémantiques associées aux deux morphèmes *mobile* et *-ette* dans *mobylette*, ne permet de prédire que le signe résultant de leur combinaison désignera ce dont il est devenu le nom. Ce qui revient à dire que la valeur dénomminative ou désignative n'est qu'une strate sémantique seconde et que cette valeur n'est présente que dans les emplois dénomminatifs, qui ne sont qu'un sous-ensemble des emplois d'un signe linguistique.



Loin donc de devoir penser les emplois non dénomminatifs comme des écarts par rapport à la valeur dénomminative, qui serait première, il faut au contraire penser la valeur dénomminative comme une strate à la fois contingente et facultative.

Tout signe employé comme dénomination est donc appelé à devoir être décrit comme une réalité pluristratique où une signification *sigma* est associée dans l'emploi du signe concerné à une interprétation indexicale qui, si elle se conventionnalise, associera à la forme en question une couche sémantique supplémentaire :

valeur dénomminative [signification σ /signe/]

Ce qui revient à dire que la valeur dénomminative ou désignative n'est qu'une strate sémantique seconde et que cette valeur n'est présente que dans les emplois dénomminatifs, qui ne sont qu'un sous-ensemble des emplois d'un signe linguistique. Ceci à la manière où la signification⁴ de <meuble> (i.e. la possibilité de mouvement si une force s'exerce sur quelque chose), présente aussi bien dans l'adjectif *meuble* (e.g. « sol meuble ») que dans le nom *meuble* et ses dérivés (*mobilier*), ne permet pas, hors indexicalité, de prédire le fait qu'elle nommera tel ou tel objet parmi les milliers d'objets qui remplissent la condition posée.

L'importance de cette représentation pluristratique est d'autant plus grande que la valeur dénomminative occupe dans les activités métasémantiques ordinaires, y compris dans les dictionnaires, une place prépondérante que rien ne justifie.

Le propre d'une question comme « Que veut dire X ? » dans la vie ordinaire et donc dans les dictionnaires est de se voir confondre avec la question « Qu'est-ce qu'un X » (Cadiot & Nemo, 1997a, 1997b et 1997c). Ce qui conduit automatiquement à la confusion entre désignation et signification dénoncée par Benveniste (1966b).

⁴ Les signes linguistiques seront désormais notés /signe/ par opposition aux signes lexicaux, notés [lex].

Or, une telle confusion ne concerne pas seulement le fait de présenter comme strate première ce qui est en réalité une strate secondaire, mais le fait que la réponse à la question, que l'on retrouve dans tous les dictionnaires, ne décrit pas le signe X mais en réalité l'interprétation du syntagme nominal « un X » qui associe plusieurs signes linguistiques.

Il est donc illégitime de confondre « X » et « un X », et illégitime de présenter la forme de X comme le signifiant du signifié de « un X ». Il est à l'inverse indispensable que l'interprétation associée au syntagme, si elle finit⁵ par être conventionnellement associée à sa tête sémantique apparente (*table* pour *une table*), soit représentée comme relevant d'une strate exomorphémique.

2.1 L'interprétation endosquelettale comme strate sémantique

Plus généralement, le fait que le sens (= l'interprétation) d'un signe en emploi soit dépendant des éléments auxquels il est associé est la réalité de base que toute théorie sémantique doit intégrer pour avoir la moindre chance de fonctionner.

À l'opposé de la vision compositionnelle de la construction du sens selon laquelle le sens des séquences linguistiques est le résultat de la combinaison du sens des unités qui la composent (Nemo, 2006), il s'avère en effet à l'infini que l'interprétation du sens d'un élément dans une séquence est contraint par la mise en relation avec les autres éléments de la séquence, à la manière très exactement où dans un système d'équations chaque équation, sans être modifiée en tant que telle, verra ses conditions de satisfaction modifiées par sa mise en relation avec d'autres équations (Nemo, 2010).

Il est alors fondamental de ne jamais confondre la forme de satisfaction d'une contrainte quand elle est associée avec d'autres, ici le sens, et la contrainte elle-même, ici la signification.

Le problème est tellement récurrent qu'il concerne aussi bien la relation entre mots et racines dans les langues sémitiques, l'existence de langues à lexique non catégoriel (avec un second lexique catégoriel) ou le traitement des unités à distribution polycatégorielle, que des phénomènes sémantiques si subtils qu'ils remettent en cause des idées aussi simples que l'idée selon laquelle la négation d'une proposition *p* ne différerait de la proposition *p* que par le fait d'être niée.

2.2 Signification non catégorielle et sens catégoriels

Dans les deux premiers cas, le problème est en effet que lorsqu'une unité non catégorielle, autrement dit une unité sémantique qui peut être employée indifféremment dans n'importe quelle catégorie grammaticale (Hengeveld, 1992), reçoit, dans chaque emploi catégoriel distinct, une interprétation contrainte par cette insertion catégorielle, il n'est possible ni d'ignorer la transformation qu'elle subit⁶ (Croft, 2000), ni de décrire les unités obtenues (et

⁵ Beaucoup des emplois du syntagme nominal « Det *table* » n'ayant pas comme référent le référent dénominatif mais d'autres éléments de la situation, les interprétations en question ne se conventionnalisent en effet pas forcément. Comme l'illustre l'exemple « Seules les tables propres, silencieuses et bien rangées pourront sortir » dans lequel aucune des associations entre *table* et les quatre prédicats (*propres*, *silencieuses*, *rangées*, *pouvoir sortir*) ne produit comme référent le référent dénominatif conventionnel.

⁶ « The most fundamental problem is that Hengeveld ignores what happens to a lexical's root meaning when used in more than one function [...] this is particularly disturbing for a theory couched essentially in semantic-pragmatic concepts [...] For example, [...] the lexical item *hatun* denotes a property ('bigness') in its modifying function [...] but denotes an object possessing that property ('a big one') in its term or referring function [...]. It is a big semantic difference » (Croft, 2000 : 71-72). « Le problème le plus fondamental est que Hengeveld ignore ce qui se produit pour le sens d'une racine lexicale quand elle est utilisée dans plus d'une fonction [...] ceci est

leurs sens) comme les briques sémantiques du langage en question. Moyennant quoi, il faut reconnaître en tant que telle la plurisémié qui résulte de cette situation, autrement dit la coexistence d'un signifié non catégoriel et d'un signifié catégoriel, la coexistence d'une signification exosquelettale⁷ et de sens endosqueletaux. Le dialogue de sourds qui existe entre ceux qui à juste titre veulent voir reconnaître que dans beaucoup de langues aucun signe ne peut se voir attribuer une interprétation donnée sans connaissance de la façon spécifique dont il est catégoriellement employé et ceux qui insistent à l'inverse sur le fait que les différences de sens associés aux différents emplois soient pleinement reconnues, est un dialogue stérile, qui repose intégralement sur l'incapacité de sortir du postulat que chaque langue ne peut avoir qu'un seul lexique qui soit formé d'un seul type de signes ayant un seul type de signifié. Ce qui nous ramène à la nécessité absolue d'avoir des signes une représentation plurisémié associant des unités non catégorielles dotées de signification (notée /signe/) et des unités catégorielles associés aux interprétations contextuelles et constructionnelles des premières qui sont devenues conventionnelles par récurrence de l'emploi, soit la représentation suivante :

interprétation conventionnalisée [signification σ /signe/]_{cat}

Le fait qu'un même morphème puisse dans ses différents emplois être interprété comme voulant dit « crier », « bruit » ou « bruyamment » ne change en effet rien au fait que l'indication codée par le morphème sera la même dans les trois cas. Et ce sémantiquement pour exactement la même raison qui fera que l'emploi du morphème *herman* dans *hermano* et *hermana* en espagnol donnera lieu à deux interprétations différentes (*frère*, *sœur*) et devra se voir attribuer comme signification le présupposé commun aux deux situations.

2.3 Signification non catégorielle et polycatégorialité

Tous les travaux sur la polycatégorialité depuis vingt ans ayant de même confirmé que des signes catégoriellement différents pouvaient bien partager les mêmes contraintes sémantiques, ces contraintes étant satisfaites (interprétées) différemment dans les différents emplois, il est donc possible aujourd'hui de répondre de façon définitive à la question du caractère catégoriel ou non de la signification posée de façon générale par Benveniste (1966a) dès l'introduction de la distinction signification/sens mais qui se pose localement à l'infini (e.g. Fraser, 1998⁸) :

- les *but* qui en anglais sont interprétés comme *mais*, *sans*, *sauf*, *presque*, *seulement*, etc. s'avèrent être différents emplois d'une unité sémantique codant la même contrainte à satisfaire et satisfaisant cette contrainte de différentes façons (Nemo, 2002 et 2006) ;
- les *même* de « la même robe » et de « Même Pierre est venu », s'avèrent être deux emplois d'une unique unité sémantique, codant la même indication et donc la même contrainte à

particulièrement perturbant pour une théorie formulée en termes essentiellement sémantiques et pragmatiques [...] Par exemple [...] l'item lexical *hatun* dénote une propriété ('grandeur') dans sa fonction de modifieur [...] mais dénote un objet possédant cette propriété ('un grand') dans sa fonction référentielle de termes [...] c'est une grande différence sémantique ».

⁷ La notion d'exosquelettalité employée ici est celle de Borer (2003).

⁸ « I am not treating other uses of *but* such as found in: "All but one left today", "There was no doubt but that he won", "it has not sooner started but it stopped", "He was but a poor man", "I may be wrong but I think you are beautiful". Whether or not they could be included under my analysis is left open. » (Fraser, 1998). « Je ne traite pas les autres emplois de *but* tels que ceux que l'on trouve dans: "All but one left today", "There was no doubt but that he won", "it has not sooner started but it stopped", "He was but a poor man", "I may be wrong but I think you are beautiful". La question de savoir s'ils peuvent être inclus dans mon analyse demeure ouverte. »

satisfaire et satisfaisant cette contrainte de différentes façons. Il en est de même en anglais de tous les emplois de *even* (Nemo, 2007) ;

– le *tant* de *pourtant*, *tant pis*, *tant qu’à faire*, *si tant est que*, *autant* s’avèrent être différents emplois d’une unité sémantique codant la même contrainte à satisfaire tout en satisfaisant cette contrainte de différentes façons (Nemo & Horchani, 2018).

Il est donc à chaque fois possible d’adopter une représentation plurisémiq ue associant un morphème unique dénué de toute propriété grammaticale et l’ensemble de ses emplois catégoriels et donc de décrire tous les lexèmes *but* par exemple selon le modèle suivant, où chaque interprétation de la contrainte à satisfaire est ici paraphrasée par un équivalent constructionnel⁹ :

seulement[σ/but/]adv

presque[σ/but/]adv

sauf[σ/but/]prep

mais[σ/but/]conj

2.4 Interprétation effective et coercion prédicative

Le fait que toute association de signes produise sur l’interprétation de chaque signe des contraintes nouvelles, ou plus précisément restreignent la façon dont les contraintes antérieures peuvent être satisfaites, dépasse néanmoins très largement la seule question de l’insertion constructionnelle ou catégorielle des morphèmes, puisqu’elle concerne aussi, par exemple, le fait que, dans les phrases, l’interprétation du SN sujet soit tellement contrainte et déterminée par la nécessaire satisfaction des contraintes sémantiques associées au prédicat. C’est ce que l’on peut observer dans beaucoup de cas, lorsqu’une simple négation est capable de produire deux définitions alternatives des conditions à remplir pour être ce que décrit le SN, ce que l’on peut illustrer par l’exemple des assertions « le langage est le propre de l’homme » et « le langage n’est pas le propre de l’homme » qui, inévitablement, si elles sont défendues par des personnes différentes, imposeront d’adopter une définition différente de ce qu’est un langage. Les premières étant obligé d’adopter une définition restrictive de ce qu’est un langage et les secondes une définition large. Il s’avère ainsi que très souvent, même à la question « Qu’est-ce qu’un X ? » (et indépendamment de la polysémie ordinaire), il n’existe pas de réponse unique qui puisse être un sens conventionnel : le linguiste ne peut que constater qu’il y a différents emplois de *langage*, qui renvoient à différentes définitions¹⁰/acceptions du terme, dont certaines rendent possible la conventionnalisation de séquences comme *le langage des abeilles*, et d’autres non. Sachant qu’aucune d’entre elles ne relève d’un trésor commun saussurien faisant consensus et qui s’imposerait à tous les membres d’une communauté linguistique¹¹, au point qu’elles puissent être utilisées alternativement dans la forme positive et négative d’une même proposition¹², vouloir identifier le signifié avec le concept comme le fait Saussure, est donc particulièrement malheureux, dès lors que les concepts s’avèrent précisément ne pas avoir de

⁹ Un équivalent constructionnel est un terme qui peut servir de substitut dans la même position constructionnelle. Il s’agit donc d’une paraphrase isocatégorielle. Les paraphrases notées ici sont les traductions des équivalents constructionnels anglais.

¹⁰ Ces définitions, même si elles peinent le plus souvent à le faire, prétendent chacune définir les conditions à satisfaire pour « être un X ? ».

¹¹ Il existe à l’inverse des cas pour lesquels l’interprétation admise de fait par tous, par exemple l’interprétation « changement du chiffre des milliers » pour « changement de millénaire » a pu être remise en cause au nom de définitions savantes qui impliqueraient qu’il faille fêter le nouveau millénaire le 1^{er} janvier 2001. Le changement de chiffre des milliers étant un événement nettement plus extraordinaire, la fête a bien eu lieu le 1^{er} janvier 2000.

¹² La représentation adoptée par les logiciens (forme logique) pour décrire les propositions et dans laquelle est d’abord introduit le référent du SN puis prédiqué quelque chose à propos de ce référent, est donc inapplicable en sémantique linguistique, le prédicat sélectionnant l’interprétation du SN qui le rend vrai (Nemo, 2016).

stabilité sémantique (Pille, 2015), comme l'illustrent le fait qu'un syntagme nominal comme *langue minoritaire*, loin de s'appliquer à toutes les langues minoritaires, ne s'appliquera qu'à celles qui ne sont que minoritaires, ou encore que le syntagme *Native American*, loin de s'appliquer à tous les natifs d'Amérique, ne s'applique qu'à ceux dont les ancêtres sont nés en Amérique avant 1492 (Nemo, 2016).

Ce phénomène étant automatique dans l'interprétation d'un SN sujet, il s'en suit que si l'on tient à appeler « signifié » toute forme de stabilisation sémantique de l'emploi d'un signe, on ne pourra le faire qu'en reconnaissant que tous les signifiés en question ne sont associés qu'à des emplois spécifiques, et qu'ils constituent à ce titre des couches très externes et locales, là où la signification elle, parce qu'elle est définie comme isolable seulement par l'étude de l'ensemble des emplois, y compris des emplois catégoriellement distincts, est une strate beaucoup plus générale et générique qui fixe des contraintes à satisfaire indépendamment de toute considération relative à la façon de les satisfaire.

2.6 Plurisémie de l'interprétation endosquelettale

Les progrès en termes de compréhension de la plurisémie ne se limitent pas à l'hypothèse d'une bisémie signification/sens, puisqu'il est vite devenu clair que chacune des strates en question était elle-même pluristratique. On peut associer ce constat pour ce qui est de l'interprétation endosquelettale (le sens) avec la notion de profil et de profilage. Les modèles à profilage à la suite de Cadiot & Visetti (2001) introduisent en effet une strate intermédiaire entre signification et sens, qui évite les inconvénients, notamment en matière de description empirique des données, liés au fait d'adopter pour décrire un arbre un modèle tronc/feuille (où la signification serait le tronc et les sens seraient les feuilles) qui négligerait la réalité des branches. Le profilage est donc associé à la fois au morphème et à des propriétés partagées par un ensemble d'emplois sans être présents dans tous les emplois. Sous l'une de ces formes les plus simples, il peut être illustré par la question du profilage temporel dans l'interprétation, autrement dit par le fait que tout emploi de tout signe recevra une interprétation temporelle et que celle-ci peut varier suffisamment pour produire des sens très différents.

Si l'on considère les nombreux emplois de *enfin* en français, et que l'on cherche ce que ces emplois présupposent d'identique dans tous les cas, on constate par exemple que deux sens aussi opposés que l'emploi dit de soulagement (*enfin ouf*) et le sens dit d'irritation partagent comme présupposé morphémique un même scénario : à un moment donné, un problème se pose, à un moment ultérieur, ce problème ne se pose plus. La seule différence entre les deux emplois est en effet le moment où le problème se pose et le moment où il est résolu, qui sont antérieurs au moment de l'énonciation pour l'emploi de soulagement et respectivement simultané de l'énonciation et postérieur à celui-ci pour l'emploi d'irritation (Nemo, 2000). Cette différence de profilage temporel éclaire donc à la fois l'interprétation de chaque emploi et le lien entre ces emplois. Le fait qu'un morphème soit associé à de nombreuses interprétations passe donc par l'existence de tels profils qui associent les emplois entre eux et créent sinon à proprement parler des sens distincts du moins l'espace de variation sémantique interne des emplois. Car s'il est impossible de décrire la relation entre morphème et emplois en termes de listes de sens distincts, c'est avant tout à cause de la complexité des phénomènes de profilage.

Pour comprendre la nature du problème posé, on peut prendre l'exemple des emplois de *si* en français. En laissant de côté (et en admettant) l'unité du morphème, qui n'est en réalité nullement évidente initialement (notamment en ce qui concerne la coexistence d'emplois hypothétiques et non hypothétiques), on observe un ensemble de réalités très simples qui ne sont représentables que dans un modèle de profilage.

Si l'on considère en effet tous les emplois de *si*, on observe que toute propriété testée, y compris les propriétés considérées comme centrales dans le cadre d'approches intuitives, se trouve être présente dans une partie des emplois et absente des autres.

Ainsi, le test de l'existence d'une relation de dépendance entre A et B dans une séquence « *Si A, B* » donne-t-il trois résultats :

R1 : dans certains emplois, la réalisation de B dépend de celle de A ;

R2 : dans certains emplois, la réalisation de A dépend de celle de B ;

R3 : dans les autres emplois, il n'existe aucune relation de dépendance entre A et B (ou inversement).

Si une telle situation interdit de considérer la relation de dépendance comme faisant partie de la signification du morphème *si*, elle permet de comprendre à la fois ce qu'est un profilage et pourquoi le sémanticien doit absolument éviter de présenter ce qui n'est qu'un profil comme le sens de base du morphème. Il s'avère en effet que l'existence ou non de relations de dépendance entre énoncés est une composante automatique de leur interprétation : les séquences AB de type « Tu bouges, t'es mort » ou « Il a raté l'examen, il était malade » par exemple seront ainsi associées à une interprétation de dépendance, où respectivement B dépend de A et A dépend de B, et ceci indépendamment du fait d'ajouter ensuite un *si* (« Si tu bouges, t'es mort ») ou un *mais* (« Il a raté l'examen mais il était malade »).

En résumé, le fait de vérifier la propriété R1 n'interdit aucunement de vérifier la propriété R2, ce qui interdit d'opposer un sens R1 et un sens R2. Or, même parmi les emplois qui satisfont à la fois R1 et R2, on aura encore une forte hétérogénéité puisque il faudra encore distinguer, parmi les emplois à double dépendance, les emplois du *si* carotte (« Si t'es sage, tu auras un bonbon ») et les *si* bâtons (« Si tu continues, tu auras une fessée »). Il faut noter que les seconds, contrairement aux premiers, supposent que si l'interlocuteur ne souhaite pas la réalisation de B, il ne fera pas A (parce que A mènerait à B) et sont donc associés à l'interprétation injonctive « Ne fais pas A ». Alors qu'à l'inverse, s'il est supposé que l'interlocuteur souhaite B, alors le « Si A, B » sera associé à l'idée qu'il (elle) doit faire A (« Fais A ») pour que B se réalise.

Même ainsi, la description de l'interprétation de la séquence « Si A, B » dans ces emplois ne sera pourtant pas finie, et on ne pourra toujours pas parler de deux sens pour le *si* à bi-dépendance, puisque chacun d'entre eux devra ensuite être associé à une autre propriété profilante, à savoir la question de savoir si la réalisation de B dépend par ailleurs du locuteur ou non. En effet :

- si c'est le cas et que B soit défavorable, le *si* sera un *si* de menace « Ne bouge pas, ou je te tue » ;
- si c'est le cas et que B soit favorable, le *si* sera un *si* de promesse ;
- si ce n'est pas le cas et que B soit défavorable, le *si* sera un *si* bienveillant associé au fait de prévenir ou de conseiller ;
- si ce n'est pas le cas et B est favorable, le *si* sera associé au fait de montrer le bon côté de quelque chose et (le plus souvent) de conseiller en conséquence de le faire.

L'important dans tout ce qui précède, au-delà de la subtilité et de la multiplicité des interprétations possibles d'un *si*, est qu'aucune des propriétés indispensables à la description d'un emploi donné de *si* n'est capable d'être autre chose qu'une strate sémantique dans l'interprétation de celui-ci et ne mérite donc d'être nommée « signifié » du signe *si*. Et par ailleurs, même si nous avons ici procédé en partant de la propriété souvent avancée comme fondamentale pour décrire *si* en français, et décrit ainsi la plurisémié :

[B dépend du locuteur [B défavorable à l'allocutaire [A dépend de B [B dépend de A [sigma/si/]]]]]

aucune des propriétés concernées ne présuppose l'autre et on peut sur corpus trouver des occurrences associées aux combinaisons de profils les plus divers, avec comme résultat que tel emploi partagera trois de ces strates avec un second emploi, quatre avec un troisième, etc., sans qu'il soit possible autrement que de façon arbitraire d'établir quoi que ce soit comme une liste discrète d'emplois de *si*.

Loin d'être une liste de sens en tous les cas, classer des emplois de *si* par profil, conduit à isoler les profils sans relation de dépendance – dont certains sont néanmoins des hypothétiques (*Si austinien*, « *si tu as soif, il y a de la bière dans le frigo* ») et d'autres non (*Si le gouvernement réfléchit à la question, il est loin d'avoir pris une décision* » – des profils avec A-dépendance de B et pas de B-dépendance de A (« *S'il est venu, c'est qu'il voulait te voir* ») et enfin des profils avec B-dépendance de A, dont nous allons détailler la plurisémié. Ce profil d'emplois est associé à une interprétation hypothétique du *si* et du A, mais présente deux sous-profils, cette B-dépendance étant associée ou non à une A-dépendance de B (figure 1) :

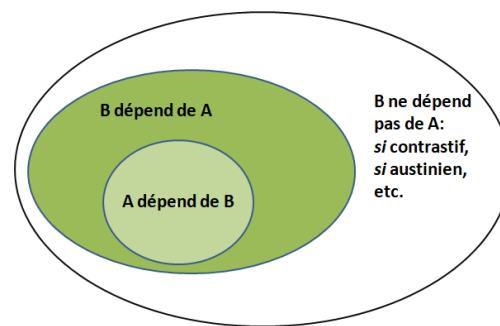


Figure 1

Dans ce dernier sous-profil, il faut encore distinguer une strate supplémentaire, associée à la hiérarchisation par l'allocutaire des deux possibilités introduites. Cette strate dite de valeur scalaire est très importante, puisqu'elle détermine l'orientation dite argumentative de l'énoncé :

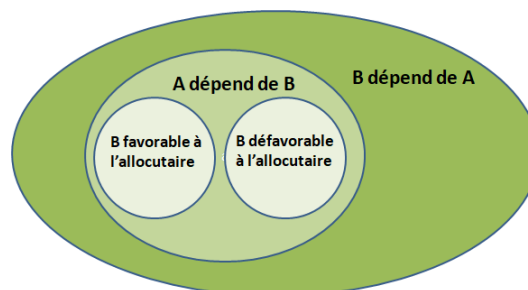


Figure 2.

S'il préfère en effet B à non-B, alors A lui sera aussi favorable. S'il préfère non-B à B, alors A lui sera défavorable.

Reste alors à savoir de quoi ou de qui dépend la réalisation de B et là encore, si la réalisation de B dépend du locuteur, l'interprétation sera très différente de celle qui prévaudra dans le cas inverse. Comme l'illustre la figure 3 :

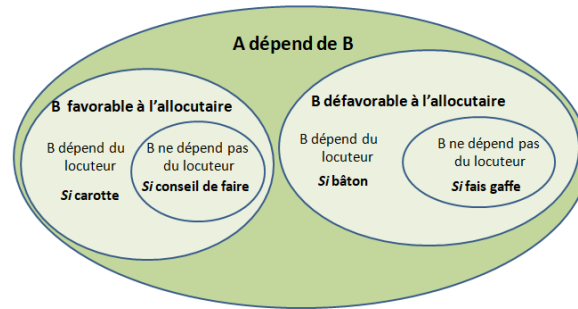


Figure 3.

Au total, on observe qu'alors même que tous les emplois/profils décrits sont suffisamment récurrents pour que l'on puisse considérer qu'ils font partie de la polysémie partagée de *si*, chacun d'entre eux associe de façon particulière un ensemble de conditions d'emploi.

La meilleure représentation de ce qui précède est en effet de considérer que ces profils (et sous-profils, etc.) résultent avant tout du fait que dans l'interprétation de l'emploi d'un signe, ici un connecteur associant deux phrases, se posent tout un ensemble de questions qui sont indépendantes du signe en question et qui se posent pour toute mise en relation de deux phrases. Et parce qu'ils répondent différemment à ces questions, il est ainsi possible de différencier toutes sortes de *si*, alors même que *si* lui-même est en réalité absolument indifférent à ces questions. Ce qui revient à dire que, comme nous l'avons déjà vu, tout signe dans ses emplois s'enrichit de l'interprétation de son contexte d'emploi.

La seule hypothèse qui pose problème est alors de vouloir à tout prix promouvoir l'une de ces interprétations de *si* au statut de signifié fondamental de *si*. Bref de vouloir transformer un profil sémantique en signifié du signe lui-même, les autres emplois du signe étant alors inévitablement décrits comme déviants par rapport à ce profil, ou simplement ignorés. Aussi important que les profils puissent être dans notre intuition sémantique, force est donc de constater qu'un profil reste un profil et ne rentrera dans une paire signifiant/signifié que si ce profil s'avère repérable prosodiquement. Nous y reviendrons.

En tous les cas, la plurisémie spécifique du *si* des logiciens n'existant pas dans le langage ordinaire (hors dialogues de sophistes), la tentation de promouvoir une interprétation à la fois particulière (pour une partie de sa plurisémie) et artefactuelle (pour le reste) comme signifié linguistique de *si* d'où dériveraient par relâchement tous les autres *si* jusqu'à n'avoir plus aucune strate en commun, ne peut avoir aucun fondement scientifique.

3. Plurimorphie du signifiant

La plurimorphie est au signifiant ce que la plurisémie est au signifié. Son existence tient à deux réalités qui invalident la croyance (presque toujours transformée en axiome) selon laquelle le

signifiant serait une suite de phonèmes, à savoir le fait que les sens lexicalisés peuvent être associés à des réalisations prosodiques distinctes et le fait que toute forme phonémique externe est associée à une forme archiphonémique interne.

2.1 Le signifiant prosodique comme réalité sémantique

Pour revenir en effet à notre exemple des emplois de *enfin* en français, la conception ordinaire du lexique, très largement préconstruite par la façon dont les dictionnaires représentent les unités lexicales, décrit une entrée *enfin* associée à un ensemble de sens. L'unité du signe en question est en effet censée être établie par l'identité graphématique/phonématique d'une part et l'identité grammaticale d'autre part. Pour autant, si l'on considère les différents emplois/sens de *enfin* qui sont décrits du côté cette fois du signifié, force est de constater qu'ils ne sont pas réalisés prosodiquement de la même façon. Autrement dit, on observe que la forme effective des emplois de *enfin* n'est pas réductible à une forme phonématique mais est bien un couple forme phonématique/forme prosodique. De plus, l'information prosodique jouant un rôle clef dans le profilage de l'interprétation, il devient alors incontestable que l'association directe d'une forme phonématique et de différents sens est un montage, inévitable pour un dictionnaire écrit qui n'a pas les moyens de décrire la réalisation prosodique, mais mutilant pour l'analyse sémantique qui, elle, doit reconnaître que la réalité sémantique est celle d'une mise en relation de formes inséparablement phonématiques et prosodiques et de profils interprétatifs très spécifiques.

Une bonne illustration de la réalité du problème posé est l'exemple de *quelques* en français, que les dictionnaires décrivent avec des paraphrases minimisantes (*peu*) alors que des sémanticiens comme Ducrot (1973 : 7) par exemple le décrivent comme présentant la quantité concernée comme significative ou importante. Dès lors que la réalisation prosodique n'est pas escamotée, et qu'elle est au contraire étudiée, ce débat se dissout et se dépasse dans le constat qu'il y a bien des *quelques* réalisés avec une prosodie minimisante et d'autres réalisés avec une prosodie valorisante et encore d'autres avec une prosodie défocalisante et neutre. Dans ces conditions, il est à la fois incontestable qu'il y a bien profilage prosodique des emplois, tant du côté de la forme que de l'interprétation, et qu'en conséquence, ce qui serait facilement considéré comme étant forcément hors du signifié (car trop subtil) par beaucoup de modèles s'avère être imposé par la dimension prosodique du signifiant. Ce qui est vrai pour *enfin* (Nemo, Petit & Portugès, 2012) comme pour les profils de *si* vus précédemment, ou de n'importe quel *oui* (Hacine-Gharbi *et al.*, 2015). Telle est en effet la principale conclusion des travaux sur la prosodie des mots, qui ont pu montrer qu'en sémantique de la prosodie, la seule façon d'isoler les paires forme prosodique/sens était d'affiner considérablement la description sémantique : des strates interprétatives qui typiquement auraient été considérées comme ne relevant pas du tout du signe ou de la sémantique s'avèrent être prosodiquement disponibles en amont de tout le processus interprétatif. Et ceci d'autant plus qu'il apparaît clairement que les réalisations prosodiques se lexicalisent au même titre que les interprétations qu'elles imposent.

La strate de commentaire prosodique est partie intégrante de beaucoup de sens comme interprétations lexicalisées et qu'il est donc nécessaire dans l'étude de la relation entre polysémie et prosodie de dédoubler le signifiant lexical ou plutôt de le dualiser, de la même façon qu'il est nécessaire de dualiser la représentation du signifié de ce signifiant dualisé. Ainsi, au-delà même des profils (interprétation-type) identifiés pour la polysémie de *enfin* par les modèles antérieurs (Nemo, 2000) s'est-il avéré nécessaire de définir des emplois-types identifiables sur base prosodique (Petit, 2009 ; Nemo & Petit, 2012). Ceux-ci associant une forme prosodique et une interprétation-type spécifique. Au point qu'il apparaît indispensable

de redéfinir les unités lexicales ultimes comme des objets associant un signifiant complexe et un signifié complexe sur le modèle suivant :

Emploi-type :

Phon : σ	ϕ : valeur (forme phonématique)
	π : valeur (forme prosodique)
Sem : s	ψ : valeur (interprétation-type)
	ρ : valeur (commentaire/rapport à)
Statut grammatical γ :	valeur

Le point le plus important dans cette représentation est que la forme prosodique étant une réalité matérielle incontestable, qu'il est même devenu possible de discriminer automatiquement, il n'est pas possible de faire comme si elle ne fournissait pas directement une information qui, pour le coup, étant marquée, relève bien plus directement de la linguistique, du signifiant linguistique et de la sémantique qu'une grande partie de l'information que l'on associait spontanément à la notion de signifié au début du XX^e siècle.

2.2 Non linéarité du signifiant morphémique

Mais si la forme phonématique n'est ainsi qu'une facette du signifiant lexical, elle s'avère ne pas être identifiable non plus avec la forme du signifiant morphémique.

Les deux principes relatifs au signifiant introduits par Saussure pour la description des signes, et qu'il pose comme également importants, sont en effet celui de l'*arbitraire du signe*, qui a fait couler beaucoup d'encre, et celui de *la linéarité du signifiant*¹³ (et donc inséparablement du *signe*), qui en a fait couler beaucoup moins, tant il est longtemps apparu comme si évident à tout le monde que Saussure s'excuse presque de le mentionner.

C'est pourtant ce second principe qui s'avère le moins solide empiriquement dès lors qu'il est testé, réalité qui interdit pour le coup de confondre arbitraire du signe et arbitraire du mot (Nemo, 2018). Car si la définition du signifiant comme suite linéaire de phonèmes semble initialement aller de soi, elle se heurte au constat très simple de l'existence de multilinéarisations, autrement dit au fait qu'un signe donné peut être réalisé sous différentes formes linéaires. Tant que le problème reste cantonné aux lexèmes, autrement dit à des alternances comme *vrai* et *vér-ité*, il relève de l'allomorphie¹⁴ et pose peu de problèmes au sémanticien. Mais quand il s'avère que des relations permutatives peuvent exister entre des mots ou constituants distincts (*i.e.* avec des grammaires distinctes), ou encore que les deux formes peuvent se substituer l'une à l'autre, il devient formellement indispensable d'adopter une description plurimorphique.

¹³ « Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) *il représente une étendue*, et b) *cette étendue est mesurable dans une seule dimension* : c'est une ligne. Ce principe est évident, mais il semble que l'on ait toujours négligé de l'énoncer, sans doute parce qu'on l'a trouvé trop simple : cependant il est fondamental et les conséquences en sont incalculables ; son importance est égale à celle de la première loi. Tout le mécanisme de la langue en dépend. Par opposition aux signifiants visuels (signaux maritimes, etc.) qui peuvent offrir des complications simultanées sur plusieurs dimensions, les signifiants acoustiques ne disposent que de la ligne du temps ; ils forment une chaîne. » (Saussure, 1995 : 103)

¹⁴ Pour qu'il y ait allomorphie, il faut qu'il y ait identité grammaticale, identité sémantique et que soit respecté la contrainte de distribution complémentaire, autrement dit que les deux allomorphes ne puissent être employés l'un à la place de l'autre.

Prenons l'exemple pour commencer du suffixe *-uple* en français. Comme suffixe, il a des propriétés grammaticales spécifiques, une forme linéaire et des allomorphes (e.g. *-iple*). Passons maintenant au constituant *plu-* présent dans *plupart* ou *pluriel*. Ce n'est pas le même lexème et il n'a pas la même forme linéaire. Pourtant, l'existence incontestable de permutations comme celle que l'on observe entre le mot *forme* et le constituant *morph*, ne peut que conduire à admettre comme possible que *-uple* et *plu-* soient deux linéarisations du même morphème insérées dans deux positions distinctes. Cette hypothèse se confirme quand il s'avère qu'une troisième linéarisation possible, à savoir *pul*, est présente dans le mot *pulluler*, dont le lien sémantique avec *pluriel* est évident.

Le fait qu'un même morphème puisse être employé dans des positions très différentes d'un point de vue grammatical étant une réalité – qu'illustrent par exemple la présence de */vor/* dans *carni-vore*, *dé-vor-er* et *vor-ace* et la présence de */able/* en anglais à la fois comme suffixe transportable et comme composant de prédicat *to be able to*, la seule question qui se pose est celle de savoir combien de morphèmes présentent ainsi des formes linéaires distinctes, question à laquelle il n'est possible de répondre qu'en testant systématiquement tout le lexique¹⁵.

Or, quand on mène ce genre de tests, à la main d'abord puis de façon automatique ensuite, il apparaît vite non seulement que la non-linéarité est très fréquente mais qu'elle est générale. Ainsi, le verbe *to lock* en anglais¹⁶ est-il toujours décrit en utilisant le verbe *to close*, situation qui se répète avec *occlusion*. Ce constat se répétant et permettant très souvent de rendre compte de nombreux mots considérés comme des listèmes, autrement dit des unités complexes intuitivement non prédictibles, il impose d'admettre que les morphèmes comme unités porteuses de signification ne sont pas soumis au principe de linéarité du signifiant et sont donc des unités non linéaires. Ainsi *amorphe* au sens ordinaire est-il explicable avec son *a-* privatif par l'un des sens de *forme* (vitalité). Ainsi *aride* avec son *a-* privatif est-il explicable non à partir du lexème [*ride*] mais bien à partir d'une forme permutative du morphème que l'on trouve sous une autre forme dans (h)*ydr-o*. Ainsi *rotation* est-il formé à partir d'une forme permutative du morphème que l'on retrouve dans *tordre*. Ainsi *supplément* est-il formé à partir d'une forme permutative de la séquence *plus*. Ainsi le constituant *com-* de *comique* et *comédie* est-il explicable à partir de la forme permutative du morphème que l'on trouve dans *moquer* et *se moquer*.

Décrire toutes les formes linéaires d'un morphème impose donc d'une part de tester toutes les formes permutatives possibles de la forme considérée et d'autre part de définir des critères sémantiques fiables. Ce que l'on peut faire au cas par cas, pour expliquer un constituant opaque par exemple, ou de façon automatisée sur tout le lexique comme cela a commencé à se faire (Nemo, à paraître), et ceci à partir non de la forme graphique des unités mais de leur forme phonétique.

S'agissant des tests sémantiques, ils peuvent prendre un ensemble de formes, la plus facile à automatiser étant de s'appuyer sur les dictionnaires et dictionnaires de synonymes soit pour repérer l'utilisation d'un mot pour en décrire un autre avec lequel il a une relation permutative, par exemple l'utilisation de *dur* pour décrire *rude*, soit l'utilisation des mêmes mots pour décrire les deux mots concernés. Seront considérés comme positifs en tous les cas, à la fois le fait de devoir pour un mot introduire quelque chose que l'on est obligé aussi d'introduire pour décrire l'autre mot testé, et le fait de parler du même type de choses.

Les résultats obtenus à ce jour par ces tests, positifs dans des milliers de cas, impliquent que pour décrire le signifiant d'un signe, il faille adopter une conception dualiste du signifiant, toute

¹⁵ Et en gardant en tête que les morphèmes étant porteurs de signification, il est normal que dans leurs différents emplois ils reçoivent des interprétations différentes car contextualisées.

¹⁶ Le même constituant est présent en français dans *loquet*, qui a la même relation avec *clos* et *occlusion*.

forme linéaire d'un morphème dans un lexème étant associée à une forme qui, elle, ne l'est pas : le *in* de *inégal* étant de ce fait le même morphème que le *ni* de *ni* ou de *nier* par exemple.

2.3 Le signifiant morphémique comme réalité submorphémique et subphonémique

Ce qui été nommé « polymorphie des morphèmes », autrement dit le fait qu'un même morphème puisse apparaître sous un ensemble de formes, ne se limite pas pour autant à la linéarité du signifiant. Elle concerne en effet aussi la neutralisation de certaines oppositions phonologiques qui apparaissent distinctives au niveau des lexèmes et non distinctives au niveau des morphèmes. Ce qui revient à dire que phonologiquement, le morphème est au lexème ce qu'un archiphonème est à un phonème.

Le plus simple pour illustrer cette réalité est de commencer par des neutralisations anodines, comme le fait de reconnaître le *goul* de *dégouline* comme le même morphème que le *coul* de *couler*. La neutralisation en question étant celle du voisement des consonnes, il est possible de tester la fréquence de ce type de neutralisation dans tout le lexique. On observe alors à la fois des paires comme les lexèmes *peindre/peintre* chers à Danielle Corbin, *pass* et *path* en anglais, *basse* et *base* en français, ainsi que les deux adjectifs *comble* et *complet* en français, etc. On constate ainsi que cette neutralisation s'observe pour toutes les consonnes concernées et ceci, lorsque la démarche est automatisée, sur l'ensemble du lexique.

Pour traduire cette réalité, il devient alors nécessaire d'abandonner pour le signifiant des morphèmes une représentation phonématique pour adopter une représentation subphonémique et archiphonémique. Ainsi le *p* de *complet* sera noté *p^b* et le *b* de *comble* sera noté *b^p*, sachant que *p^b* et *b^p* sont en réalité un unique objet phonologique, le même archiphonème.

Toutes les formes pouvant être réécrites, il devient alors possible de tester sur l'ensemble du lexique l'existence d'une neutralisation du voisement, tout comme il devient possible de tester la neutralisation d'autres traits articulatoires comme l'opposition oral/nasal pour les voyelles. C'est cette dernière neutralisation qui conduit par exemple à identifier le *grand* de *grandir* et le *grad* de *graduel* ou *gradin* comme deux formes externes (lexématiques) de la même forme interne /gra~/, le *a~* notant l'archiphonème. Et qui permet de décrire dans un premier temps le *tap* de *taper* et le *tamp* de *tamponner* comme partageant la même archiforme /ta~p/. Mais, s'agissant de décrire la forme interne d'un morphème, il est important de comprendre que les différentes neutralisations (ordre des éléments, traits articulatoires) peuvent sans difficulté se cumuler. On est alors conduit de *taper* à *tamponner* par un test parallèle de neutralisation du voisement à identifier le polymorphe *tab* dans *tabasser* et à réécrire l'archiforme du morphème comme /ta~p^b/, archiforme que l'on retrouvera dans *tambour* et *tambouriner* et même dans *passer à tabac*. Tout ceci avant de constater que cette archiforme existe aussi sous la forme *bat* (*battre*) et de noter en conséquence le signifiant du morphème comme \ta~p^b\, l'inversion du / en \ notant la permutabilité des éléments phonologiques concernés. Sur cette base, on est alors conduit par exemple à :

- attribuer à *tasser* et *dense* la même forme interne /t^da~s/ ;
 - identifier le *cramp* de *crampon* et le *grap* de *grappin* comme pouvant être deux formes externes (lexématiques) de la même forme (morphématique) interne /k^gra~p/ ;
 - identifier *grincer* et *crisser* comme deux formes ayant la même forme interne en cas de neutralisation du voisement et de la nasalisation /g^kri~s/ ;
- et en prenant en compte ensuite la non-linéarité à :
- attribuer à *obst* et *stop*, la même forme interne non linéaire \ob^pst\ ;

- attribuer à *blanc*, *alb-* et *pâle* la même forme interne non-linéaire \b^pla~\ ;
- attribuer à *rank* et au *arch-* de *monarch* en anglais la même forme interne non linéaire \ra~k\ ;
- à attribuer à *scinder* et au *dis-* de *disjoindre* la même forme interne non linéaire \si~d\.

Le tout nécessitant de définir des procédures reproductibles pour tester ou confirmer sémantiquement le partage de présupposé morphémique (Nemo, à paraître), comme par exemple celle de la validité d'un lien sémantique entre *émerger* et *germer* ou entre *tasser* et *saturer* ; la démarche est en l'occurrence la même, à savoir l'identification de quelque chose dont il est question dans les deux situations associées aux emplois concernés. Dans le cas de la paire *saturer/tasser*, il apparaît ainsi assez vite qu'il est dans les deux cas question de la quantité de quelque chose qui peut occuper un espace donné, *tasser* décrivant le fait que l'on cherche à augmenter cette quantité et *saturer* décrivant le fait que l'on ne peut plus augmenter cette quantité.

Ce résultat peut être confirmé ou anticipé par des moyens automatiques par simple comparaison des descriptions existantes de tous les termes dont les constituants sont dans une relation permutative, ou, pour le dire autrement, il est possible à la fois d'isoler les lexèmes candidats à partager un même morphème sous deux formes différentes et de fournir les traces sémantiques de ce partage sans faire appel à la subjectivité du sémanticien. Le fait qu'il ne soit pas possible de dire par exemple que quelque chose est *branlant* sans dire que quelque chose se produit qui se produit aussi quand quelque chose *tremble* ne peut pas en effet ne pas apparaître sous une forme ou sous une autre dans la description des deux termes (ou le cas échéant de leurs synonymes). Sachant que c'est précisément l'existence de ce quelque chose qui sera indiquée par le morphème.

2.4 Polymorphie et expansions

La dernière source de variation du signifiant est l'existence d'expansions, autrement dit l'ajout d'un segment non signifiant à un segment signifiant pour former un nouveau signifiant lexical. Quand ce segment comporte plusieurs phonèmes, il peut être identifié à un constituant dit *cranberry*¹⁷. Mais, très souvent, il ne comporte qu'un phonème et est donc resté non décrit en morphologie. Les exemples les plus simples sont celles de paires comme *hear/ear* en anglais ou *tour/tourne* en français, où les expansions sont respectivement en position initiale et finale. Sachant qu'elles peuvent aussi être internes comme dans la paire *sept/septante*.

L'omniprésence de cette possibilité d'expansion, le fait qu'elle n'ait jamais été testée et le fait que plusieurs expansions distinctes puissent être utilisées dans la même position, ouvrent un chantier immense pour isoler les expansions en question. Car la question du signifiant n'est plus alors uniquement la question de savoir comment décomposer une forme, comme par exemple celle du mot *immense*, mais de se demander si cette forme n'est pas présente dans d'autres mots, en l'espèce le mot *dimension*, qui partageraient une même signification.

Mené dans les deux directions, ce type de test conduit à devoir se demander d'une part si la forme *flaque* n'est pas une expansion de *lac*, et d'autre part si la forme *lac* n'est pas une expansion de *ac*. Ce qui suppose d'une part d'identifier le *ac* en question comme signe pertinent, ce qui est clairement le cas *aqu-* étant un constituant incontestable de *aqueux*. Et ce qui suppose d'autre part de valider l'existence d'un présupposé partagé, ici la nature du constituant du *lac* et de la *flaque*.

¹⁷ Un *cranberry* morphème est un segment qui n'a pas de sens par lui-même mais qui est associé à un élément signifiant, à l'instar du mot *cranberry* lui-même.

Présentes dans des paires aussi simples que *sombre/ombre*, *détroit/étroit*, *drift/rift*, ainsi que dans des familles de mots dont le signifiant minimal (le *lu* de *lueur*) s'associe avec plusieurs expansions (*luc-iole*, *lum-ière*, etc.), elles apparaissent omniprésentes¹⁸ dès qu'elles sont testées. Ainsi, le verbe *to close* en anglais doit-il être analysé comme une alternative permutative de *lock* associée à une expansion (*z*) en position finale. Ainsi, l'alternance *gambette/jambe* doit-elle être analysée comme liée à l'existence de deux expansions alternatives à l'initiale pour le morphème que l'on trouvera par ailleurs dans *déambuler*, *ambulatoire*. De même, le test systématique de l'existence d'expansions permet alors d'identifier la présence d'un même morphème dans *morgue* et *orgueil* d'une part, *orgueil* et *arrogant* d'autre part.

Cette réalité a deux conséquences majeures. La première est qu'aucun radical ne peut plus être considéré comme indécomposable ou inanalysable. Cet axiome¹⁹ apparaît en effet directement associé à l'hypothèse tacite selon laquelle la décomposition sémantique d'un mot doit produire uniquement des unités signifiantes. Ce qui revient à ignorer ce qui semble pourtant bien être une réalité massive dans le lexique, à savoir la possibilité de combiner unités signifiantes et non signifiantes pour former de nouveaux signifiants (tout en héritant de l'indication morphémique originelle des premières). La seconde est qu'il n'est plus du tout possible de procéder par décompositions de gauche à droite, démarche qui plus encore que l'axiome précédent a façonné toute l'analyse morphologique. Car dès lors qu'il y a expansion, la procédure à appliquer pour retrouver une forme (ou une archiforme non linéaire) consiste à la chercher dans tous les mots indépendamment de l'existence éventuelle d'ajouts. Si l'on prend par exemple le signifiant de la racine de (*h*)*ant-er* ou le composant *alt-* dans *altitude*, la démarche, très facile à automatiser, consistera à chercher tous les mots où ces formes sont présentes mais associées à une expansion et à tester l'existence d'une interface cognitive jouant le rôle de présupposé commun. La procédure produira des tests sémantiques positifs (ici *fantôme* ou *plate*) et dans les autres cas une recherche de polymorphie parallèle pourra être menée²⁰.

Il importe de noter que les tests d'expansion ne sont pas des tests d'inclusion lexicale ou d'héritage lexical : *flaque* n'hérite pas plus du sens lexical de *lac*, que *sombre* n'impose la présence d'une *ombre*, que *hear* ne convoque *ear*²¹ ou que *dimension* n'hérite du sens de *immense*. Ce dont il s'agit en matière d'héritage morphémique, c'est de l'héritage d'un présupposé partagé : *temps* en désignant le passage du temps, *ant-* en renvoyant à un temps passé, *se hâter* en indiquant que l'on va vite parce que l'on a peu de temps devant soi et *lenteur* en décrivant que quelque chose prend trop de temps, convoquent tous un thème unique, que chacun décline à sa façon. Il n'y a donc en réalité aucune différence entre tester les expansions et tester les autres formes de polymorphie : qu'une unité se réalise sous une forme triphonématique comme dans *note*, *tonalité*, *tonnerre*, *détonation*, *tonitruant*, ou sous une forme biphonématique comme dans *ton*, *audition*, *mélodie*, *prosodie*, *do*, elle activera la même indication que quelque chose de sonore se produit qui peut être entendu et c'est cette indication (et rien d'autre) qui permettra de comprendre les liens entre *ton* et *note*, *mélodie* et *prosodie*,

¹⁸ Isolément ou combinées avec les autres formes de polymorphie.

¹⁹ Le fait de poser axiomatiquement que le radical des mots, obtenu par désaffixation, est inanalysable (e.g. Bauer, 1983 : 20-21) pose trois types de problèmes. Le premier est qu'il interdit de traiter des paires comme *padre/madre* ou *macro/micro*. Le second est qu'il interdit d'analyser *hear*. Le troisième est d'arrêter axiomatiquement l'analyse de mots comme *run* et donc d'isoler ce que nous appellerons des pivots (*rush*, *urge*).

²⁰ Ainsi, si le mot *temps* ne passe pas le test sémantique de *hanter*, il pourra être lui-même testé pour la permutation (*antique*) puis la neutralisation de la nasalité (*se hâter*) puis la présence d'expansion (*lente*). Le test de l'ensemble des formes rencontrées permettra d'identifier plusieurs familles de mots associées à la même portion de l'espace phonologique, donc archiphonémiquement et non linéairement homophones mais qui, en tant que familles, ont une même forme interne.

²¹ Ou encore que *flacon* n'hérite du sens de *flaque*.

audition et la note *do*, et sera le signifié indicationnel (et donc la signification) partagé depuis la forme minimale par toutes ces expansions et tous les signifiés lexicaux qui leur seront attachés²².

La principale question qui se pose ensuite en ce qui concerne la relation signifiant/signifié est celle de savoir si l'élargissement progressif du signifiant que les expansions produisent est associé ou non à des profilages sémantiques particuliers. La réponse à ce stade est que si cela arrive parfois, chaque expansion précisant quelque peu (par complétion sémantique) le domaine d'emploi du nouveau signifiant, cette réalité n'interdit ni que le sens du mot à expansion soit plus général que le sens de la forme sans expansion²³, ni que le sens mobilisé soit plus prédictible à partir de la signification du morphème que du sens du lexème. Il n'est donc pas possible de concevoir la métaphore des poupées russes comme impliquant que chaque poupée ne connaîtrait que celle qui lui est directement inférieure, chaque niveau ayant clairement et librement accès à tous les niveaux qu'elle inclut : *griffonner* n'aura besoin ni de *griffon*, ni de *griffer* ou de *griffe* pour partager sa forme interne /g^krɪf^v/ avec *écriv* (/k^grɪv^f/) et pour associer en emploi la réactivation du scénario d'écriture et sa complémentation par une spécification de la façon dont quelque chose est écrit. Ce qui revient à dire que quelles que soient les capacités des formes externes spécifiques à servir de supports à des signifiés lexicaux et des profils particuliers, le signifiant morphémique comme forme interne restera toujours mobilisable.

2.5 Tests automatiques des formes internes

Au terme de notre double étude de la complexité du signifié d'une part et du signifiant d'autre part, reste à reprendre la question classique du rapport signifiant/signifié en admettant la plurimorphie du premier et la plurisémié du second. Au niveau le plus profond, celui de la toute première poupée en quelque sorte, que trouve-t-on ? Une unité sémantique dénuée de grammaire, sans forme linéaire et phonématique mais qui apparaît surtout comme jouant le rôle d'indicateur thématique. Que veut dire en effet la notion de forme interne quand elle s'applique à des formes externes comme *dios* et *ídolo* en espagnol, *blanc* et *pâle* en français, *hurry*, *urgent* et *rush* en anglais ? Sinon que celle-ci indique et marque avant tout de quoi il est question et que le rapport morphème/lexème sémantiquement est un rapport thème/rhème.

S'explique alors comment, une fois disponible une indication thématique comme celle qui est fournie par *aude/od/ot*, celle du son et de son écoute, s'ouvre un champ sémantique considérable, qui permettra de construire à propos de ce thème indicationnel un ensemble de rhèmes spécifiques, comme celui de la force du son (*tonner*, *tonnerre*, *tonitruant*) et celui de son origine (*orage*, *voix*, *chant*, etc.) celui de sa nature (*ton*, *demi-ton*, *accent tonique*, etc.), etc.

Le rapport entre morphème et lexème est donc un rapport où chaque lexème, chaque emploi d'un mot, raconte sa propre variante de l'histoire commune. La flexibilité du signifiant apparaît de ce point de vue comme un moyen très efficace de multiplier les développements rhématiques à partir du thème morphémique. Cette flexibilité, d'aucuns diraient cette instabilité, est en effet exploitée au maximum, comme l'illustre la façon dont une unique archiforme /éz^sit^de/ fournit un présupposé identique, le fait d'être face à un choix, à deux formes *hésite* et *décide*, qui décriront quant à elles ce qui va se produire dans ce contexte, à savoir ne pas arriver à faire un choix ou faire un choix.

²² Le propre d'une expansion est en effet, alors qu'elle n'a pas de valeur sémantique propre, de pouvoir servir de support à de nouveaux signifiés lexicaux : *run* et *rush*, parce qu'ils incluent deux expansions différentes, pourront avoir des signifiés lexicaux différents tout en héritant également du présupposé morphémique.

²³ Comme c'est le cas en ce qui concerne la relation sémantique entre *immense* et *dimension*, le fait d'être *immense* n'étant qu'une des valeurs possible associable à la notion de *dimension*.

Cette réalité est tellement récurrente qu'il devient possible pour un mot sur la base de sa seule forme de prédire que sa description utilisera le même métalangage que celui que l'on trouvera dans la description de certains de ses polymorphes potentiels et d'automatiser la recherche des termes partagés. À une occasion, il m'est arrivé en partant d'un mot dont je ne connaissais pas du tout le sens²⁴, le mot anglais *rind*, de faire précisément ce que fait ce type d'automatisme, à savoir de sélectionner tout mot ayant la même forme interne, en l'occurrence pour moi le mot *tire* (pneu) et en comparant les deux gloses, à savoir « A tough outer covering such as bark, the skin of some fruits, or the coating on cheese or bacon », et « a covering for a wheel », de noter la récurrence d'un même hyperonyme, à savoir *covering*. Le propre de la thèse de l'existence pour chaque forme de surface, linéaire et phonémique, d'une forme profonde, non linéaire et archiphonémique, est en effet de conduire à une prédiction testable, qui est que les descriptions (au sens large) de deux lexèmes de même forme interne utiliseront des termes communs. Deux méthodes sont possibles pour tester cette prédiction, la première consistant à parcourir des descriptions lexicographiques existantes en étant très attentifs aux polymorphes éventuels, et la seconde, comme nous venons de le voir, consistant à générer tous les polymorphes possibles d'une forme avant de tester un par un l'utilisation de termes communs.

Prenons pour expliquer les deux méthodes et pour illustrer le rôle d'indicateur thématique de l'archiforme interne, l'exemple de *modique*. Sa description dans le *TLFi* commence par la mention « en parlant d'une somme ». Sur cette base, on peut alors chercher soit un polymorphe de *mod-* évoquant une somme, soit un synonyme de *somme* qui serait polymorphe de *mod-*. Ce qui dans les deux cas produira le même résultat, en isolant le mot *montant* qui remplit ces deux conditions. On observera alors surtout que, comme pour *dimension/immense*, la paire *montant/modique* réunit en quelque sorte l'échelle tout entière et un échelon de cette échelle, le paradigme et la valeur paradigmatisée.

La seconde méthode, comme la fonction d'indicateur thématique, peuvent être illustrées aussi par la façon dont, dans la fouille de listes de synonymes montre que le retour du présupposé morphémique suffit souvent à rendre acceptable l'utilisation d'un polymorphe comme synonyme d'un autre polymorphe, malgré la distance sémantique entre les contextes d'emploi : *cabrer* sera ainsi donné comme meilleur synonyme de *braquer* (CNRTL)²⁵ alors même que le premier parle d'un mouvement vertical et le second d'un mouvement horizontal, et alors que le premier parle du mouvement d'un corps (tout comme *cambrer*) alors que le second parlera d'un véhicule ou d'un fusil, etc. Le tout n'empêchant pas que toute mise en série des deux mots suffise à permettre le pointage vers un mouvement curviligne.

Conclusion

Le signifiant morphémique, en tant que forme interne, n'est pas un son réalisable. Il est en revanche une association non ordonnée temporellement de gestes articulatoires, et c'est sans aucun doute cette réalité qui lui assure son unité, au-delà de la variation, et qui fait des morphèmes des gestes articulatoires et assure aux signes linguistiques un ancrage corporel.

Le signifié morphémique lui n'est ni une référence ni même un scénario trop profilé, mais avant tout, comme nous venons de le voir, un indicateur thématique, l'indication qu'il est question de quelque chose de particulier.

²⁴ Proposé par une angliciste.

Synonymes du verbe "cabrer"

²⁵ [braquer](#) 

Le signifiant lexical en tant qu'association d'une forme phonématique linéarisée et d'une forme prosodique, existe autant par sa différence avec la (ou les) forme(s) interne(s) qui le constitue(nt) que par la spécificité de sa forme prosodique.

Dans les deux cas, ces différences lui permettent d'être associé à des informations spécifiques qui sont absentes du signifié morphémique. Et c'est ce double jeu de différenciation des formes sans perte de la forme interne d'une part et de différenciation de l'interprétation sans perte des indications sémantiques apportées par le matériau morphémique d'autre part, qui se déploie dans la langue comme dans le discours²⁶.

Du signifiant linguistique comme forme interne au signifiant lexical comme association d'une archiforme, d'une linéarisation phonématique et d'une forme prosodique, et de la signification linguistique comme indication thématique au signifié lexical comme développement thématique commentée, ce qui apparaît finalement comme le plus remarquable est que la question du rapport signifiant/signifié et la question du rapport des signes entre eux soient en réalité la même question.

Références bibliographiques

BENVENISTE, Émile (1966a). Problèmes sémantiques de la reconstruction. Dans É. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* (vol. 1, p. 289-307). Paris : Gallimard.

BENVENISTE, Émile (1966b). Nature du signe linguistique. Dans É. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* (vol. 1, p. 49-55). Paris : Gallimard.

BORER, Hagit (2003). Exo-skeletal vs. endo-skeletal explanations: Syntactic projections and the lexicon. Dans J. MOORE & M. POLINSKY (éds), *The nature of explanation in linguistic theory* (p. 31-65). Chicago : University of Chicago Press.

CADIOT, Pierre (1994). Représentations d'objets et sémantique lexicale : Qu'est-ce qu'une boîte ? *Journal of French Language Studies*, 4/1, 1-23.

CADIOT Pierre & NEMO François (1997a). Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale. *Journal of French Language Studies*, 7, 1-19.

CADIOT Pierre & NEMO François (1997b). Pour une sémiogénèse du nom. *Langue française*, 113, 24-34.

CADIOT Pierre & NEMO François (1997c). Analytique des doubles caractérisations. *Sémiotiques*, 13, 123-144.

CADIOT Pierre & VISETTI, Yves-Marie (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques*. Paris : PUF.

CROFT, William (2000). Parts of speech as language universals and as language-particular categories. Dans P. VOGEL & B. COMRIE (éds), *Approaches to the typology of word classes* (p. 65-102). Berlin & New York : Mouton de Gruyter.

DUCROT, Oswald (1973). *Les échelles argumentatives*. Paris : Editions de Minuit.

FRASER, Bruce (1998). Contrastive Discourse Markers in English. Dans A. JUCKER & Y. ZIV, (éds.), *Discourse Markers: Descriptions and Theory* (np). Amsterdam : John Benjamins.

²⁶ Si une partie des relations interlexicales associées aux formes internes ont en français une origine prélatine (*form/morph*) ou existaient en latin (*polymorphie*), beaucoup se sont construites dans le discours par l'utilisation de formes homophones comme marques thématiques.

- HACINE-GHARBI Abdenour, PETIT Mélanie, RAVIER Philippe & NEMO François (2015). Prosody based Automatic Classification of the Uses of French 'Oui' as Convinced or Unconvinced Uses. Dans *Proceedings of the International Conference on Pattern Recognition Applications and Methods* (p. 349-354). Lisbonne, Portugal.
- HENGEVELD, Kees (1992). *Non-verbal predication. Theory, typology, diachrony*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- NEMO, François (2000). *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois. *Actes du XXIIe Congrès international de Linguistique et Philologie romanes* (Bruxelles) (vol 7., p. 499-511). Tubingen : Max Niemeyer Verlag.
- NEMO, François (2002). *But* (and *mais*) as morpheme(s). *Revue DELTA*, 18, 87-114.
- NEMO, François (2005). Morphemes and Lexemes versus Morphemes or Lexemes. Dans Booij, Guevara, Ralli, SgROI & Scalise (éds), *Morphology and Linguistic Typology. Proceedings of the 4th Mediteranean Morphology Meeting* (p. 195-208). Bologne : Université de Bologne.
- NEMO, François (2007). Reconsidering the Discourse Marking Hypothesis. Dans A. CELLE & R. HUART (éds), *Connectives As Discourse Landmarks (Pragmatics and Beyond New Series)* (p. 195-210). Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing.
- NEMO, François (2006). Contre la modularité. *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19-20, 27-50.
- NEMO, François (2009). Profilage temporel dans l'interprétation des morphèmes : de toujours à tout. *Revue de Sémantique et Pragmatique* 25-26, 97-120.
- NEMO, François (2010). Routines interprétatives, constructions grammaticales et constructions discursives. *Estudos Linguísticos/Linguistic Studies*, 5, 35-53.
- NEMO, François (2016). Les points de vue comme strate interprétative. *CORELA*. Hors-Série HS-19. Disponible en ligne que < <https://journals.openedition.org/corela/4301>>.
- NEMO, François (2018). Arbitrariness of the Sign, Arbitrariness of the Word, Arbitrariness of the Morpheme. Dans D. GAMBARARA & F. REBOUL (éds), *Travaux des colloques, Le cours de linguistique générale. 1916-2016. L'émergence, Le devenir*. Genève : Cercle Ferdinand de Saussure.
- NEMO, François (à paraître). Permutative Morphosemantic Relationships in the Lexicon: an Automated Approach. *Lexique*.
- NEMO, François & HORCHANI, Binène (2018). Accounting for Transcategorical Morphemes: French Theoretical and Methodological Issues. *Cognitive Linguistic Studies*, np.
- NEMO, François. LETANG, Camille & PETIT, Mélanie (2016). Prosodic constraints on argumentation: from individual utterances to argumentative exchanges. Dans D. Mohammed & M. Lewinski (éds), *Argumentation and Reasoned Action: Proceedings of the first European Conference on Argumentation* (vol.1, p. 520-539). Lisbonne : studies in logic.
- NEMO, François & PETIT, Mélanie, (2012). Sémantique des contextes-types. Dans L. de SAUSSURE & A. RIHS (éds), *Études de sémantique et pragmatique françaises* (p. 379-397). Berne : Peter Lang.
- NEMO, François, PETIT, Mélanie & PORTUGUES, Yann (2012). Profilage sémantique et plurisémié. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 31, 7-22.
- NEMO, François & PETIT, Mélanie (2015). Prosodie non-structurale et plurisémié. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 37, 85-102.

PETIT, Mélanie (2009). Le marquage prosodique du commentaire énonciatif dans la discrimination du sens des mots de discours : l'exemple de *enfin*. *Revue Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, 50, 61-77.

PILLE, Laetitia (2015). *Une approche empirique de la sémantique du grec ancien permettant de révéler les idéologies sous-jacentes à l'utilisation de modèles mathématiques pour décrire les phénomènes musicaux : le cas des opposés barus et oxus*. Thèse de Doctorat en Sciences du langage. Université d'Orléans.

SAUSSURE (de), Ferdinand (1995). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.